

# JOURNAL DE GUIGNOL

## ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.  
GNAFRON . . . Caissier.  
MADEEON. . . Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

### NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouailleur et gouailleur; épatant, ébêtant et désopilant;  
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPOTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :  
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

## RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.  
CLAQUE-POSSE . . . id.  
JÉROME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

## QUARANTE-UNIÈME

### AUX GONES DE LYON

Ah! ça, z'enfants, y s'agit pus de borgnasser: vous n'êtes-vous lavé les mains? Les marchands, voyez-vous, ont z'été z'avertis de pus vendre mon journal qu'aux gones huppés; faudra maintenant avoir de mitaines pour le prendre. Allons, allons, vous rebifez pas et me reluquez pas comme ça avec de z'œils de matou que fait dans les cendres; vous savez pas à qui vous n'avez affaire. Je m'en va n'être dans les autorités et alors faudra me respecter ou ben gare de devant.

Vous savez ben, les gones, qu'on a tiré un plan que vous fera deux largeurs du troisième rondissement; de c'tte façon gn'y aura de maires deux à la Guillotière et aux Bretteaux. Eh ben! c'est moi que va l'être et que fera sonner les émanations de mon pouvoir dans tout le quartier. C'est pas de blague, allez: y paraît censément que ceux-là que tiennent la queue de la poêle se sont dit comme ça: Guignol est z'un mami que n'a de popularité et de z'influences, y connaît la rebrique, avec ça c'est un bon gone, y fera un fonctionnaire de première catégorie que saura joliment ben tramer sa pièce.

Et pourquoi pas? nom d'un rat! Qué donc que faut pour n'être maire? Tout d'abord être le père de tous les habitants du quartier; faut leur donner de certificats de naissance et de bonne conduite, griffonner les passeports de ceux-là que partent pour le grand voyage, reluquer les signatures, faire de sarmons, de fois que gn'y a, aux benonis que fourrent la patte dans le traquenard conjugal, v'là tout, c'est pas tant malin, et je n'en sais ben pus encore. Marier le monde! la belle affaire!

Si je voulais, je décapillerais plus de z'époux conjugaux, à moi tout seul, que tous les maires de Lyon n'en cogneraient pif-à-pif avec leur conjungo. Faire de signalements! arregardez moi voir si gn'y a, dans toute la ville, un griffardin qu'oye grabotté de frimousses ressemblantes comme les margoulettes que j'affiche depis un an dans ma boutique à chapottements. De billets d'enterrements! Est-ce que j'ai pas, sans tuer personne, envoyé à Laracine assez de pillereaux, de ganaches et de fantômes? Ah! pis pour de sarmons, je me charge d'avoir le poil à tous les fabricants de blagues dans la jornalisterie, dans l'avocasserie, et partout. Je sais bajaffler, jabotter, baragouiner, bagasser, griffonner, bredouiller, jacasser, grafouiller, quincer, baver, chanter, grognasser, beugler comme gny en a pas. Mais ça sera surtout pour l'arreprésentation que je ferai ben avec mon foulard tricolore sus le menillon: quand on est marionnette, on sait comment que faut se brandigoler en beau devant de son public et se requin-flageollent sur leurs fumérons comme de clinquettes, et tombent tout en bouze quand y faut paraître devant leurs insubordonnés.

Là, maintenant que c'est ben entendu que je n'ai assez de chien dans la caboche pour grimpotter sus le cablot des honneurs, et me ficher dans la bande des autorités, faut que je vous fasse reniffler le gerlot des bienfaits que je vas faire jicler sus le quartier de bénédiction qu'aura la chance de bonheur d'être reministré par ma trique.

D'abord je m'alignerai pour agraffer la croix. Les gones des Bretteaux bisqueriont ben trop, nom d'un rat! si on leur fichait un Maire qu'oye pas la marque de la fabrique. Après ça j'embarifficoterai les affiches pour manigancer de z'embellissements par magnère de régénération: gn'y a, par exemple, les Charpenes avec ses jardins et ses arbres, on

sont toutes renfermées sous les tranches multicolores de ce petit bouquin, qu'on vend sept sous sur les quais du Rhône et qu'on applique beaucoup plus cher sur le quai de l'Archevêché.

Quand par hasard il pousse une idée dans la cervelle saharienne de Tribonien, vite il ouvre son *vade-mecum* et s'empresse de regarder s'il n'est pas quelque article qui lui défende de penser.

Il a chez lui tous les ouvrages qui traitent des développements de son auteur favori; il n'achèterait pas un porte-plume de deux sous sans gratter une feuille et demie de papier pour qu'à un moment donné on puisse vérifier ce qu'il appelle orgueilleusement *ses livres*.

A propos de papier, Tribonien ne croit qu'à celui qui est maculé de l'estampille de l'Etat. Il y a deux ans, il voulut se marier et désirant donner plus de poids à sa demande, il ne trouva rien de mieux que d'adresser au père de sa future une requête en règle sur une feuille de 50 centimes.

Le père aurait bien voulu se procurer un gendre aussi

y fera pousser à la place de maisons de six étages, une grande rue à travers que s'appèlera course Guignol, une place comme Bellecour avec de *escarres*, comme y disent en anglais, et une fontaine oussqu'on mettra de l'eau quand y tombera de radées. Ça sera canant tout plein: les appartements de 200 francs n'en coûteront plus que mille, les poutrons balayeront les cadettes et les canesards se serreront le ventre devant les restaurants pace qu'y leur manquera rien qu'un franc pour chiquer un diner à vingt-cinq sous. Avec ça je ne suis ben sûr d'aller à la postérité en tombereau et qu'on me cognera, après ma crevaision, une estatue en cheval-de-bronze.

Mais gn'y a pas que ça je n'ai ben trouvé d'autres rubriques: je chaufferai les rues en hiver pour ceusses que craignent les engelures, je ferais geler en été deux ou trois fois la semaine pace que n'y a pas de bon sens comme y fait chaud dans ces guerdines de grandes rues des Bretteaux, je... Ah! ben mais aussi si je vous y raconte tout pèux ben vous promette que je *trafucotterai* l'impôt sus les recuites; je peux pas l'avalier depis l'autre jour que je n'ai eu de tarabustement par à cause de ça. Je m'en revenais de campagne tranquille comme Baptiste avec un fromage blanc sus une feuille de chou pour mon souper. V'là-t-y pas, à la porte, le gapian que me demande si je n'ai rien à déclarer, je l'y rebrique que non. — Et ce que vous portez là? qu'y me dit. — Et, c'est un fromage blanc, te vois donc pas, grande bugne? — Si bien, c'est bien pour cela; ça paye. — Plait-y? — Je vous dis que ça paye. — As-tu finis, farceur? — Il n'y pas de farceur, il faut payer. — C'est-y pour de bon? Te m'as ben encore l'air, toi, d'un crépin que voudrait agraffer six yards sur un sou, fiche-moi donc la paix, imb'eile. — Allons, plus vite que ça, payez ou je vous saisis votre fromage. — Ah! te veux le saisir; et, ben,

positif, mais la jeune fille prit peur et préféra épouser un charcutier, aujourd'hui au plus mal des craintes que lui occasionne la trichinose.

Toujours parlant sententieusement comme un juge qui prononce des arrêts, Tribonien abuse d'un mot célèbre pour ne rendre aucun service; renfermé dans son droit strict, vous ne l'en feriez pas sortir pour un boulet de canon.

Il pousse si loin le sentiment de ce droit qu'il chérit, que jamais il ne vous offrira une chope ou une tasse de café sans vous faire observer, au moment de les payer, qu'il existe un article dans son évangile—Napoléon—qui punit l'ingratitude.

Pauvre idiot qui n'a pas su voir que nous étions, tous tant que nous sommes, tyrannisés par nos habitudes bien plus que par nos lois et que lui-même, si fier de son droit, n'avait jamais été, n'était et ne sera toujours que l'esclave soumis de sa maîtresse, de sa femme de ménage et de son concierge.

CLAQUE-POSSE.

## FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

### CAMÉES LYONNAIS

#### Tribonien.

Il y a des gens qui croient à Dieu, d'autres aux sorciers; il y a des spirites, des catholiques, des incrédules, des protestants, des juifs, des mahométans; Tribonien a rejeté loin de lui toutes ces croyances vulgaires, il n'a qu'un Dieu: c'est le code Napoléon.

Ses convictions, ses amours, ses croyances, ses idées

tiens donc, le v'là ! espèce de gone. Là dessus je vous l'y ecrabouille ma marchandise sus la miaille. Fallait voir le gapian, les gones, le claqueret lui dégoûtait de tous les côtés, y n'en avait pleins les œils, les cheveux, le nez, les moustaches; y n'y voyait pus ren et y soufflait comme un caniche enrhumé, pour se débarbouiller. N'empêche pas que mon fromage frais n'y a claqué, de c'te affaire, et quand on vous prend par le gigier, je n'oublie jamais.

Enfin je compte sur vous, z'enfants, que vous me donnerez un coup de main pour empogner ma mairerie, t'y pas vrai ? Tous ceux que me donneront leur voix je leur z'y promets de bureaux de tabacs, de bancs de tisane ou ben de boites de décroisseurs, à choisir.

Allons, v'là une affaire baclée, c'est bien entendu, je m'en vas acheter ma sous-ventrière.

Et je vous la serre,

GUIGNOL.

A propos, les gones, vous savez ben que c'est la semaine prochaine l'anniversaire de ma naissance journalistique, je vous invite tous à dîner c'te semaine. Gn'y aura de fricots un peu chenus et de boustifaille pour tout le monde. Afutez vos fourchettes et vos gniaques; moi je prépare mes plumes et je taille ma tavelle en manière de crayon. Vous verrez, les gones. Mon prochain mimero vous fera déclaveter les boyaux à force de rire — je ne vous dis que ça.

G.

## GUIGNOL IRRITÉ

REVUE SATIRIQUE.

(La scène se passe chez Guignol qui a eu soin de s'enfermer avec son ami Gnafron, et de s'assurer que personne ne pouvait les entendre.)

GUIGNOL.

Quoi ! toujours patauger dans ce borbier si noir, Lorsque le Christ est mort pour racheter les hommes ! Après dix-huit cents ans de souffrances, d'espoir, De travaux, de combats, c'est là que nous en sommes !

GNAFRON.

Pourquoi s'exagérer le mal comme à plaisir ? Je ne t'ai jamais vu cette mine abattue ! Le progrès ne va pas selon notre désir, Mais il marche pourtant, bien qu'à pas de tortue...

GUIGNOL.

Il marche?... Ah ! oui, c'est vrai ! nous avons la vapeur, Les railways, les ballons, le gaz, l'imprimerie, Que sais-je encore ! Hé bien ! c'est une duperie ! Dominer la matière est un succès trompeur ; Et tandis qu'on s'amuse à lutter de la sorte, La morale s'éteint ! elle meurt... elle est morte !

GNAFRON.

Ce n'est pas mon avis, et je vois chaque jour Qu'on en parle avec force à la ville, à la cour, Qu'on la met en avant...

GUIGNOL.

Pour rester en arrière ! Le plus grand scélérat l'inscrit sur sa bannière... Faire et dire sont deux ! En proclamant le bien L'homme en vrai perroquet nous débite son rôle ;

Mais sous ces faux dehors vois le comédien Dont les actes bientôt démentent la parole ! Oui, regardons au fond sans souci d'un vain bruit ; Jugeons l'homme à son œuvre, et la plante à son fruit !

GNAFRON.

Hé bien ! soit, disséquons !.. Nous l'entendons sans cesse Parler contre l'éclat d'une vaine richesse, Plaçant l'honneur au rang des plus grandes vertus !

GUIGNOL.

Mais il va tripoter dans l'antre de Plutus, Et, saluant bien bas celui qui fait fortune, L'aspect du malheureux l'éloigne et l'importune.

GNAFRON.

A propos de famille et de toit conjugal Des plus purs sentiments il fait vibrer les gammes !

GUIGNOL.

Et cependant il fuit ce bonheur trop frugal Et va folichonner chez ces petites dames.

GNAFRON.

Il dit que pour la gloire il brave le danger De sa vie au pays qu'il fait le sacrifice...

GUIGNOL.

Et l'œil toujours fixé sur son garde-manger, Quand on le prend au mot : — Pas d'argent, pas de Suisse !

GNAFRON.

Et s'il est question par hasard d'amitié, L'éloge à flots pressés s'échappe de sa bouche !

GUIGNOL.

A son ami pourtant il prendra la moitié

GNAFRON.

Il invoque le droit, il exalte la paix, Il dit que la raison doit gouverner le monde...

GUIGNOL.

Et les faibles partout se courbent sous le faix, Et, sur le globe entier, le canon roule et gronde !

GNAFRON.

Il plaide éloquemment pour le respect des lois...

GUIGNOL.

Et leur passe la jambe en faisant de l'usure !

GNAFRON.

Il lance l'anathème aux voleurs... maladroits...

GUIGNOL.

Mais il vend ses produits faux poids, courte mesure

GNAFRON.

Guignol, si je t'en crois, l'homme est loin d'être beau ; Mais, j'aime à le penser, tu charges le tableau. L'hyperbole convient dans le trait satirique, Et tu fais ton métier de manieur de trique !

GUIGNOL.

Je le fais à demi... forcé, pour le moment, De mettre une sourdine à mon vers trop clément. L'homme que je dépeins n'est certes pas le pire, Car aujourd'hui le vice atteint jusqu'au délire !

GNAFRON.

Mais d'où nous vient le mal ? Voyons, pourquoi ? pourquoi ?

GUIGNOL.

Il vient d'un doute affreux qui trouble notre foi ! Qui, tout le mal est là !... sombre et béante plaie Qui s'élargit toujours et dont l'esprit s'effraie ; Cancer envahissant qui gagne peu à peu Toutes les régions pour monter jusqu'à Dieu... Car beaucoup d'entre ceux qui nous doivent l'exemple Du vrai détachement des choses d'ici-bas, Aux biens matériels donnent le premier pas Et font une boutique, un marché du saint-temple ! Mendiant sans pudeur...

GNAFRON.

Casse-cou ! casse-cou !...

Viens ! tu dois avoir soif, nous allons boire un coup.

PIERRE LA GARGUILLE.

Encore une semaine et *Guignol* inscrira en tête de son journal : 52<sup>e</sup> NUMÉRO.

Ce n'est point chose commode, croyez-le bien, de diriger les premiers pas d'un petit journal ; et si notre baby, qui a le caractère grincheux, a atteint son douzième mois à peu près sain et sauf, — ça n'aura pas été sans peine et sans nous causer des frayeurs terribles.

Or donc, depuis un an, nous avons publié, sous le titre de *Camées lyonnaises*, une suite de portraits, fantaisistes pour la plupart, où nous avons cherché à réunir tous les vices et tous les ridicules qui affligent l'humanité en général et les Lyonnais en particulier, — nous compris, bien entendu.

Aujourd'hui les vices nous font faux bon, les ridicules éclaircissent leurs rangs, et notre collaborateur et ami Claque-Pooc, qui s'y connaît cependant, brandit sa plume d'un air désespéré en s'écriant : — Mon royaume pour un péché capital !

En langage plus simple : le *Camée lyonnais* est usé, — il s'agit de le remplacer.

On nous a tant accusés de faire des personnalités lorsque souvent nous n'y songions pas, — que l'idée nous est venue de mériter une bonne fois les reproches dont nous sommes l'objet, et d'écrire un nom là où nous voudrions qu'on en vit un.

De cette façon plus de ces équivoques fâcheuses, plus de ces interprétations méchantes, dont nous portons toute la responsabilité.

Ainsi, à prendre de dimanche 29 avril, nous publierons une galerie de portraits des hommes de notre ville qui, par un côté de leur existence tiennent à la vie publique, et sont par conséquent justiciables de la publicité dans les bornes d'une convenance que nous saurons toujours respecter.

Cela s'appellera : PORTRAITS DE FAMILLE.

Là où le *Camée lyonnais* exhibait un type tellement exagéré et criblé de scélérateuse qu'il n'y aurait pas eu assez de Cours d'assises pour lui, le *Portrait de famille* met en relief une personnalité déjà saillante par elle-même, et sans porter atteinte à cette fameuse vie privée qui a suscité tant de haines contre nous !

Nous espérons démontrer que le tact et la délicatesse, nous sont moins étrangers qu'à quelques-uns de nos confrères, qui ne connaissent que deux choses : l'encensoir en plein visage ou l'engueulement.

Avis-Guignol.

**La dame de Miséricorde** qui se paie des fêtes à tout casser et qui fait des rabais exorbitants à ses fournisseurs habituels, est priée d'inviter au moins ces derniers à ses soirées : — c'est bien le moins qu'ils s'amusez puisqu'ils paient.

**Le contre-maître** qui cherche à se faire bien venir de son patron en rognant sur la paie des ouvriers qu'il emploie, est charitablement prévenu que Guignol se présentera sous peu dans son atelier pour s'assurer de ce que lui ont raconté ses amis.

**Jeune teneur de livre**, savez vous qui vous allez épouser? Guignol vous le dira en peu de mots : c'est une coquine de la pire espèce ce dont vous vous assurerez facilement en équarquillant vos chassiss.

LE CHOU

Essai de réhabilitation.

Quel est l'érudit, le savant austère, vieilli sur les parchemins, dont la boîte osseuse soit encore éclairée par quelques lueurs de sens commun, qui me donnera une étymologie raisonnable de la locution : *Bête comme un chou*?

S'il existe, qu'on me le passe ! — Fût-il de l'Académie des Sciences, je suis prêt à le coquer sur les deux joues et à lui décerner un abat-jour d'honneur.

Que trouvez-vous donc de bête dans un chou, ô mes spirituels concitoyens, — la forme, la couleur, le goût? Dites, parlez! Pour moi, je l'avoue, je ne verrais aucun obstacle à ce que le chou crût sur le Parnasse et l'Hélicon, dans les mêmes régions que le navet ou le poireau. — Si vous êtes de mon avis, et je n'en saurais douter, pourquoi le prendre pour plastron de vos plaisanteries, toutes les fois que vous éprouvez le besoin de rire aux dépens d'un légume?

— Mais, monsieur, — me fait sentencieusement observer un botaniste en herbe. — Le chou est de la famille des *crucifères*. — Raison de plus, ô botaniste! pour nous abstenir de le railler.

La dèche, non moins profonde que votre intelligence, dans laquelle vit le Juif-Errent depuis des siècles, n'a rien d'absolument séduisant.

Un ténor léger comme A., un journaliste abruti comme B., un avocat rageur comme C. un peintre croûtaissier comme D., remporte-t-il veste sur veste? Le bon public qui est onze fois plus méchant que Claqué-Posse, ne manque pas de dire : « *Il ferait bien mieux d'aller planter ses choux!* »

Comme si planter des choux, était le dernier mot de la dégradation humaine! — Mais cela n'est pas que je sache, plus humiliant que d'implanter des ombrages chevelus sur des crânes *place de Bellecour*, — ou de planter... là créanciers et maîtresse; action d'éclat dont se vantent bien haut nos cocodès les plus cols-cassés.

Le sabre qui battait les mollets de nos soldats et les ennemis du premier Empire, fut un jour remplacé par un énorme et informe poignard. Les malins avaient beau jeu à s'en moquer. Dans leur

pauvre cervelle, ils ne trouvèrent rien de mieux que de l'appeler *coupe-Choux*. Comme c'était drôle!

— *Un auvergnat qui n'y tient plus* : — Cha n'aurait pas paché, cha, du temps des *Choux d'Art*! Je ne discute pas la choge, — pardon, la chose; mais je soutiens que le jour où le soit disant *coupe-Choux*, méritera son ironique surnom, la raison du plus fort aura cessé d'être la meilleure, et que tout n'en ira que mieux. Le sobriquet était donc on ne peut plus mal trouvé. Mais c'en était une bonne qu'on jouait à ce scélérat de chou, et le mot, comme la chose, fit victorieusement le tour de l'Europe.

Que n'a-t-on pas chanté en France? les Rois et la République, nos victoires et nos défaites, Malborough et la Femme à barbe; le légume populaire par excellence, devait avoir son tour, Savez-vous ce qu'imagina le peuple le plus spirituel de la terre?

*La soupe aux choux se fait dans la marmite ;  
Dans la marmite se fait la soupe aux choux ;  
La soupe aux choux se fait.....*

Et ainsi de suite, 999! fois.

Les *Ohé!* les *petits agneaux*, les *Pied qui remue*, les *Bu... qui s'avance* ont passé ou passeront; la *soupe aux choux* restera éternellement comme le type de la chanson bête. Quand je vous dis que le chou est farci de déveine!

Un jour, cependant, on put croire à une réaction en faveur de cet infortuné. *Mon chou mon chou-chou*, fut adopté comme mot de tendresse. Nos pères et mères disaient: *mon chou*, comme nous disons: *Beau chien aimé*, — *Grosse louloute*. Mais hélas! cette vogue dura ce que durent les *vogues* et le chou dut encore payer violons et lampions. Aujourd'hui, quand un vertueux parfumeur ose dire, sur le théâtre: *mon chou*, à madame son épouse, la salle entière se débat dans les convulsions d'un rire épileptique.

C'est comme le classique juron, *Vertuchoux*, qui a toujours eu le privilège de faire rire les populations. Et pourquoi cela, si ce n'est parce que de si profondément ironique le mot de *Vertu* accolé à celui de *chou*? Ah! prenez-y garde! vous m'avez tout l'air d'entrer dans la vie privée de cet honnête légume et je connais quelqu'un qui, à sa place, n'y laisserait pas entrer deux fois.

J'arrive à l'expression la plus inexplicable peut-être, la plus blessante à coup sûr pour l'amour propre de mon client. Quant un grand journal a traité une feuille littéraire qui lui tape sur les doigts et fait baisser son tirage, de *feuille de chou*, il semble que la terre n'ait plus qu'à s'entrouvrir et la susdite feuille à aller bouillir dans la chaudière de Satan.

Je ose croire cependant, ô sublimes grands journaux, que le chou vaut bien le pavot que vous prenez pour emblème et que l'on voit peint aux quatre coins de votre drapeau caméléonien.

— *L'Auvergnat en question*: Eh! ne chon-che pas aussi des feuilles de trois choux!

Que le bon Dieu le bénisse! je poursuis. — Serait-ce, par hasard, une allusion au prix ordinairement modique de ces petits journaux! Je la déclarerais maladroite. Mieux vaud mille fois une feuille de chou accomodée au goût du pauvre, qu'une feuille de certain trèfle politique, que seuls les pauvres d'esprit broutent avec délices!

Bref, il n'est pas de légume sur terre qui aurait plus le droit d'intenter à l'homme un procès en injures et diffamation; c'est le *Timothée Trimm* des plantes alimentaires; tous les roquets, qui le rencontrent, le saluent en levant... la patte.

— *L'Auvergnat que vous savez*: Le monde, y tape dechus, mais n'empêche qu'y a fameusement de *Grippe choux!*

Cet homme, quoique auvergnat, est incorrigible; mais il ne saurait me la couper.

*Guignol* s'est fait le défenseur du pauvre et de l'opprimé. Il est donc tout naturel, qu'il m'ait prêté sa tribune pour plaider la cause du plus

crucifié des crucifères; mais d'autres, plus illustres, en assiègent les gradins. Le temps de vous lâcher quelques mots en forme de conclusion et je descends.

Hommes sensés! les proverbes sont la sagesse des nations. C'est connu. Ne perdez pas de vue! celui-ci:

*Il faut ménager la pègre et le chou!*

Femmes sensibles! laissez arriver jusqu'à votre cœur ce cri parti du cœur d'un de ces infortunés, qu'on avait arrosé avec des larmes recueillies aux *Célestins*, un jour de mélodrame!

*Mangez-moi, mai ai-ais ne me déshonorez pas!*

CHOUFLEURY.

PIEVRES A LA MAIN.

Les lecteurs du *Salut Public* ont sans doute lu dans cette feuille estimable une lettre longue, mais embarrassée de M. Félix Mornand.

Cette lettre était adressée à M. Max Grassis, pour relever quelques phrases de M. Linossier, dans sa fameuse *Chronique de tout le monde*.

M. Max Grassis, nous prie d'annoncer que, pour augmenter le dividende des ses actionnaires, il se décide à mettre en vente cet autographe précieux.

Ce sont là de ces services qu'on ne peut refuser à un confrère; aussi annonçons-nous volontier cet acte de désintéressement.

Nous ferons parvenir à M. Max Grassis, les propositions qui nous seront adressées.

On est prié d'affranchir.

LES CHEVEUX DE SOIE

Voici venir une nouvelle mode qui, quoiqu'ayant pris naissance parmi les dames à petits chiens, à cocodès et à registres de police, ne tardera probablement pas à s'implanter dans le monde des femmes qu'on salue.

Il n'est point dans mon intention de refaire ici le réquisitoire de M. Dupin, célèbre à juste titre pour avoir porté des souliers ferrés, — mais une chose qui m'étonne, c'est que les dames légères qui sont la cible des malédictions et des anathèmes de tous les gens moraux — Guignol en tête; c'est que ces dames, dis-je, n'ayent jamais songé à répondre ceci aux reproches dont on les accable:

— En vérité, vous nous la baillez belle, vous qui nous accusez de grangrener les populations: nous faisons tout ce qu'il est humainement possible de faire pour qu'on nous reconnaisse de loin et à première vue, et afin que les gens susceptibles d'être gangrenés se sauvent de nous à toutes jambes.

Nous avons soin de porter des robes tellement longues, des chapeaux tellement petits et des figures tellement maquillées, qu'il est impossible à un homme sensé de ne pas se dire en nous rencontrant :

Ceci est une cocotte !

Hé bien ! est-ce notre faute si les femmes honnêtes dont nous cherchons à nous distinguer par tous les moyens imaginables ; reproduisent nos excentricités de costumes et de manières, avec une telle perfection qu'il en résulte des confusions déplorables et des désordres graves dans la société.

Etant admis que nous devons exister — ce qui n'est pas contestable, — peut-on nous demander autre chose que d'afficher clairement ce que nous sommes et ce que nous valons — à la manière des pharmaciens qui mettent sur certaines topettes :

*Médicament pour l'usage externe !*

Il me semble que ce petit discours ne manquerait pas de sens, mais il est probable qu'il ne sera jamais prononcé, car l'éloquence des dames en question consiste généralement à dire : *Zut ! Du flan ! As-tu fini ! Et la sœur !* toutes expressions qu'il m'a été impossible de retrouver dans les œuvres complètes des orateurs de l'antiquité.

Si je parle des orateurs de l'antiquité, c'est qu'ils étaient d'une qualité infiniment supérieure à ceux de ce temps-ci, par l'excellente raison qu'ils n'existent plus depuis plusieurs siècles, et qu'on nous a fait traduire leurs œuvres au collége.

Règle générale pour avoir une réputation de grand écrivain ou de grand orateur :

— Etre mort depuis cent cinquante ans au moins.

— Avoir fait bailler plusieurs générations et servir de prétexte à une quantité indéfinie de pensums.

Cela est tellement vrai que, si jamais les poésies de M. Belmontet prennent rang parmi les ouvrages classiques, il arrivera—dans un temps éloigné c'est vrai, mais il arrivera—à une réputation littéraire qui fera pâlir celle de Virgile, de Cicéron, de Démosthène, et qui se placera comme mouvement oratoire auprès du *Quous-que tandem Catilina, etc.*

Revenons aux cheveux de soie.

Je voulais dire que ce nouveau genre de coiffure, qui consiste à se fourrer sur la nuque une touffe de soie crespelée, est certainement la mode la plus laide et la plus complètement idiote qu'il m'ait été donné de voir de longtemps.

Certes le chignon a des inconvénients ; car rien n'est désagréable comme d'aimer une femme qui se démonte, — mais au moins ce sont des cheveux, et pour peu qu'ils soient munis de crochets habilement ajustés, un homme suffisamment épris peut encore se bercer d'illusions.

Avec les cheveux de soie, cela deviendra complètement impossible, et je me demande avec inquiétude si l'amour pourra résister à une déclaration faite dans ces termes :

— Madame, vous avez une chevelure en organsin premier ordre, qui vaut, au bas mot, cent-quarante francs le kilo !

Je dois dire que je professe en fait de modes féminines des opinions d'un libéralisme à faire frémir M. Paulin Limayrac. Selon moi nous ne pouvons demander au sexe aimable qu'une seule chose : Le charme ! — Pourvu que la femme y arrive, l'homme n'a point à s'inquiéter si c'est grâce à une taille basse ou montante, à des manches larges ou étroites, à des boucles de ceintures grandes ou petites, etc. — C'est surtout en matière de toilette que la fin justifie les moyens.

Cependant il y a des limites, et malgré mes principes de 89, j'ai certaines idées préconçues qu'on me sortira difficilement du cerveau, à savoir, qu'une tête ne peut jamais se trouver que dans ces deux situations :

Ou avoir des cheveux.

Ou ne pas en avoir.

Si, changeant la destination donnée par la nature, vous

remplacez les cheveux par de la soie, — il n'y a aucune raison de s'arrêter dans cette voie, — et le jour où je verrai les femmes se coiffer avec une paire de chaussettes ou des tiges de bottes, — je n'en serai que médiocrement étonné.

WILHELM GIRL.

## THÉÂTRE.

### Débuts et rentrées.

Le nouveau directeur, M. d'Herblay, a publié dans les grands journaux, la composition de la majeure partie de sa troupe d'opéra ; rien de mieux, et nous sommes les premiers à applaudir au travail qu'il se donne pour nous former un personnel convenable pour notre *Grand-Théâtre*.

D'un autre côté, il est évident qu'instruit par le souvenir du 1<sup>er</sup> septembre dernier, M. d'Herblay ne peut songer en aucune façon à détruire les débuts sur la scène de son *Grand-Théâtre*, et au jour de l'ouverture, nous serons à même de juger ses artistes et de les accepter s'ils plaisent au public.

La question la plus importante en ce moment est donc la question des *Célestins*.

Pour ce théâtre, il ne nous est revenu comme à tout le monde, que deux nouvelles : l'engagement de Bandois et une série de représentations de la vénérable et toujours jeune Déjazet.

A part un ou deux artistes, trois peut être, la troupe actuelle des *Célestins*, reste ce qu'elle est et sans autre changements.

Il serait donc utile que le nouveau directeur fit connaître au public, s'il a l'intention de faire des rentrées, c'est-à-dire de soumettre de nouveau à l'appréciation du public les artistes qui composent la troupe actuelle.

Les rentrées constituent un usage éminemment utile ; sans elles, beaucoup d'artistes se croyant à jamais fixés sur le théâtre où ils ont été acceptés une première fois, se permettent un relâchement d'allures, et un sans façon parfois fort désagréable.

On le comprendra sans peine, nous ne voulons nommer personne, c'est inutile ; mais nous pouvons annoncer que le public lyonnais, tient aux rentrées aussi bien qu'aux débuts, et qu'il serait maladroit de les supprimer.

L'an passé, M. Delestang a su esquiver, grâce aux difficultés avouées de sa situation au *Grand-Théâtre*, cette passe difficile ; il est à croire que cette année il ne peut plus en être ainsi.

Du reste cette demande n'a rien que de très-naturel, et les bons artistes, tels que MM. Lebrun et Seiglet, n'y feront pas attention, bien sûrs qu'ils sont d'être acceptés avec plaisir ; mais il en est plus d'un qui en prendra peut être moins à son aise avec le public, pendant le cours de l'année théâtrale, s'il sait qu'à chaque renouvellement il aura à supporter une nouvelle épreuve.

Nous croyons, du reste, M. d'Herblay trop bon juge dans ses propres intérêts, pour ne pas hésiter à faire faire des rentrées sans lesquelles, il serait parfaitement inutile de proclamer le maintien des débuts pour la troupe des *Célestins*.

M. Pierre Véron avait fait dans le *Soleil*, les mêmes observations que nous au sujet de l'interdiction apportée par M. Emile Augier aux représentations de la *Contagion*, sur les scènes de la province.

M. Emile Augier a répondu, et sa réponse nous a encore plus étonné que son interdiction.

M. Emile Augier prétend inaugurer la centralisation dramatique, il veut trier les acteurs de ses comédies et

leur donner le privilège exclusif de représenter ses œuvres, sous le prétexte naïf qu'elles perdraient trop à être mal interprétées.

Si M. Emile Augier n'était pas l'écrivain éminent qui a écrit dix chefs-d'œuvres, on ne s'étonnerait pas de lui voir chercher le succès de ses comédies dans le talent des acteurs ; mais qu'il nous soit permis de nous étonner de son procédé et de partager complètement l'opinion de M. Véron, qui lui demande si les opéras de Rossini sont moins remarquables pour avoir été exécutés par toutes les troupes de province.

Il peut aussi nous paraître plus que pittoresque, le sans gêne avec lequel M. Emile Augier ajoute :

« Du reste, la troupe de l'Odéon ira faire un tour dans les départements, et ce sera bien suffisant pour les provinciaux qui posséderont ainsi une représentation toute parisienne. »

Si M. Emile Augier, se figure qu'il n'y a qu'un département en France, celui de la Seine, nous sommes heureux de lui apprendre qu'il y en a encore quatre-vingt-huit, où on est heureux d'entendre des pièces spirituelles comme les siennes, et que sa réputation perd plus qu'elle n'y gagne, à vouloir rester dans l'espace étroit qui s'étend de l'Odéon au *Palais-Royal* — pas le théâtre.

FRÈRE JACQUES.

## CORRESPONDANCE

*Un Canut.* — Pas de préférence ; mais notre numéro d'aujourd'hui te donne une réponse.

*Jeun.* — Cela nous convient ; pour l'avis on verra.

*Victime.* — Nous le savons bien.

*Marcus.* — Es-tu fâché ? — Nous aurions mieux aimé cependant une suite.

*Marie T.* — Tu n'en as que plus de mérite, et tu en seras récompensée.

*L'uret.* — Il y a d'honnêtes gens cependant, et nous y avons quelqu'un qui y a l'œil.

*Avocat philanthropique.* — Tu note mouches pas du coude, mon gône, et le portrait que tu nous fais nous engage à désirer de faire ta connaissance, comme tu nous le proposes.

*Gargantua.* — Ami des bêtes, tu seras satisfait si le fait est vrai.

*Chamouchoux.* — On prendra ta défense ; compte sur Guignol.

*Tappe-Dru.* — Nous ne faisons aucune personnalité dans ce goût-là, et n'attaquons que les vices qui nous sont connus. Nous tenons vos timbres-poste à votre disposition.

ERRATA. — Dans les citations empruntées à *L'original* que nous avons données dans notre dernier numéro, il faut lire :

Au dix-septième vers :

Prêcher le dogme du confort, — au lieu de : *Pêcher*.

Et au vingt-unième vers :

On ne verra jamais en sa triste carrière, — au lieu de : *On ne vit jamais*.

Le Gérant, E. THOMAIN.